

l'autorité administrative et judiciaire reste souvent impuissante à régler les différends, des familles se prennent parfois d'une haine ardente et profonde les unes contre les autres.

Alors s'ouvre l'ère de la vendetta. Dans les lieux publics, aussi bien que sur les routes solitaires, dès que le hasard a mis en présence des hommes appartenant aux deux familles ennemies, les poignards sortent de leurs gaines, le sang coule, et l'on trouve des morts étendus au soleil des forêts ou dans l'ombre des forêts désertes.

Puis, les rivaux veulent, selon le mot d'un grand poète, "laver dans le sang leurs bras ensanglantés". Ils se poursuivent ouvertement, ils s'attaquent dans les rues, ils choisissent des jours comme pour des batailles rangées, et la rivalité de ces deux familles trouble la cité tout entière, qui vit comme sous un ciel rouge et noir, dans une buée de sang, et tout enveloppée de deuil. Les tombes semblent germer dans cette ville et s'épanouir comme des fleurs monstrueuses, près desquelles on respire la malédiction.

Mais, un jour, le hasard fait naître une communauté d'intérêts entre les familles rivales, ou, chez l'une ou l'autre, une grande âme, un homme supérieur fait comprendre l'inanité et même l'ignominie de la vengeance. Il est écouté.

On cherche comment la réconciliation pourrait naître : il faut qu'elle sorte d'un acte solennel qui la consacre. Elle doit effacer tous les meurtres anciens, elle doit clore l'avenir de son aurore radieuse d'espérances; c'est à l'adolescence qu'il faut la demander. Les deux familles ne formeront plus qu'un seul faisceau dans l'union future, dans les fiançailles présentes de deux enfants que tous, d'un commun accord et dans une cérémonie solennelle,

vont destiner l'un à l'autre.

Les deux familles se réunissent. Les vieillards, courbés par les années, président ; les jeunes femmes viennent avec des poupons couchés dans des corbeilles d'osier ou de bois rares. Les hommes portent leurs plus riches ceintures, leurs culottes de soie, leurs gilets couverts de broderies ; les femmes ont leurs chemisettes aux couleurs éclatantes et leur diadème fait de perles, de paillettes miroitantes.

Le patriarche de l'assemblée se lève, fait un petit discours où il dit que selon la parole du Christ, il faut "laisser les morts ensevelir leurs morts". Il atteste que plus rien ne subsiste du passé, et que tous ne voient plus que l'avenir en ces deux enfants qui se tiennent là devant lui.

Le garçonnet et la fillette portent le costume national. Au diadème de la petite fille est attaché le voile des fiancées qui lui descend sur les épaules.

Le patriarche explique à ces deux fiancés en miniature ce qu'ils peuvent comprendre et qu'à cause d'eux, désormais, il n'y aura plus de batailles ; les deux familles ne formeront plus qu'une seule famille.

Il met au doigt du petit bonhomme et de la gamine les bagues de fiançailles. Puis, tous les assistants se mettent à genoux, les fiancés les imitent. Et seul, debout au-dessus de toutes les têtes, le vieillard, source de tant d'existences, lève les mains au ciel, vers Celui qui est la source de toute vie et il implore pour les fiancés et pour les générations qui sortiront d'eux paix et bonheur.

—o—

On estime qu'il y a au Canada de 200,000,000 à 300,000,000 d'acres de terre couvertes de bois de construction.